

Jacques Lusseyran

ET LA LUMIERE FUT

Extraits pour les classes supérieures
des Ecoles Waldorf

choisis par

Marianne Rutz

**Couverture:
Uli Winkler, Stuttgart**

La maison d'édition LES TROIS ARCHES de Chatou, qui a le droit de reproduction de l'édition française de l'autobiographie de Jacques Lusseyran, a eu l'amabilité de consentir à l'édition de ce livre de lecture pour l'utilisation interne dans les écoles libres Waldorf et Rudolf Steiner.

Je ne lui donnais aucun nom. Il était là. Ce qui valait mieux.

Oui, derrière mes parents il y avait quelqu'un, et Papa et Maman étaient simplement ceux qui avaient été chargés de me transmettre de la main à la main ce don. Ce furent les débuts de ma religion. Et cela explique, je crois, pourquoi je n'ai jamais connu le doute métaphysique. C'est une confession assez inattendue, mais à laquelle je tiens, car tant de choses vont s'expliquer par elle. 5

De là mon audace. Je courais sans cesse. Toute mon enfance s'est passée à courir. 10

Je me revois le jour de mes quatre ans. Je courais le long du trottoir vers un triangle de lumière formé par la rencontre de trois rues – un triangle de soleil qui s'ouvrait comme sur un bord de mer vers le Square Rapp. J'étais jeté vers cette flaque lumineuse, aspiré par elle, et tout en agitant bras et jambes, je me disais: «J'ai 4 ans et je suis Jacques.» 15

Appelons cela, si nous le voulons, la naissance de la personnalité. Du moins cela ne s'accompagnait-il d'aucune panique. Simplement le rayon de joie universelle était tombé sur moi, cette fois-là, à pic. 20

J'ai certainement eu des misères et des chagrins comme tous les enfants. Mais à vrai dire je ne me les rappelle pas.

Et voilà ce que, tout à l'heure, j'ai appelé l'Eau Claire de mon enfance.

2

Pendant sept ans, j'ai bondi, j'ai couru, j'ai parcouru les allées du Champ de Mars. J'ai suivi en galopant les trottoirs de ces rues étroites de Paris, aux maisons serrées, de ces rues odorantes. 25

Car, en France, chaque maison a son odeur. Les adultes s'en aperçoivent à peine, mais les enfants le savent bien, et ils reconnaissent les maisons à leur parfum. Il y a l'odeur de la crèmerie, l'odeur de la pâtisserie, l'odeur de la confiserie, l'odeur de la cordonnerie, celle de la pharmacie, et celle de la boutique de ce 30

marchand auquel on donne en français un si beau nom: le marchand de couleurs.

5 Pourtant il y avait la Lumière. Elle exerçait sur moi une vraie fascination. Je la voyais partout et je la regardais pendant des heures.

Je regardais la lumière ruisseler sur les façades des maisons. Ce n'était pas un ruissellement comme celui de l'eau: il était plus léger et innombrable, sa source était partout. Ce que j'aimais, c'était de voir que la lumière ne venait de nulle part en particulier, mais qu'elle était un élément, à la façon de l'air.

10 Pour moi l'ombre c'était encore la lumière, mais sous une forme nouvelle et dans un rythme nouveau: c'était de la lumière plus lente.

Aucun phénomène, même les sons que j'écoutais pourtant avec tant de soin, n'avait pour moi le même prix que la lumière.

On m'a appris plus tard que, dès cet âge, ma vue était faible. Myopie, je crois. Mais, tout enfant, je ne savais pas que je ne voyais pas très bien.

Je suis convaincu que les enfants savent toujours plus de choses qu'ils ne savent en dire.

Si un enfant est guetté par la maladie ou par un malheur, il en est aussitôt prévenu: il s'arrête de jouer, il vient se réfugier auprès de sa mère. C'est ainsi qu'à l'âge de sept ans je sus que le destin préparait son coup.

25 Cela se passait aux vacances de Pâques de 1932 à Juvardeil, dans ce petit village d'Anjou qu'habitaient mes grands-parents maternels. Nous étions sur le point de repartir pour Paris. La carriole attendait, riant de tous ses grelots, mais moi j'étais resté dans le jardin, à l'angle de la grange, seul, et je pleurais.

30 Il ne s'agit pas de larmes qu'on m'ait racontées plus tard. Il s'agit de larmes que je ressens encore aujourd'hui quand je pense à elles. Je pleurais, parce que c'était la dernière fois que je voyais le jardin.

C'était bien plus qu'un chagrin d'enfant, et lorsque ma mère, m'ayant cherché, me trouva enfin, et me demanda ce que j'avais, je ne pus lui répondre que: «Je ne verrai plus le jardin.»

Trois semaines plus tard c'était vrai.

Le 3 mai, dans la matinée, comme d'habitude j'étais à l'école.

blante. Mais surtout elle agrandit jusqu'à la démesure les expériences internes aux dépens des externes.

Car cette vie-là est viscérale et fermée. Elle n'est pas la vie intérieure: elle en est la caricature. Il n'y a de vie intérieure pour un homme, comme pour un enfant, que si le système de ses relations avec toutes choses réelles, au-dedans comme au-dehors, est juste. Vivre entièrement replié sur soi, c'est vouloir jouer du violon sur un instrument dont les cordes seraient relâchées. 5

J'ai donc eu cette tentation, comme presque tous les aveugles. Mais j'ai eu la chance qu'elle fût contrariée par une autre tentation: celle de me battre avec les choses ou, si l'on préfère, de les aimer comme elles sont, d'explorer tous les contours des objets et de l'espace, de me mêler aux gens. Le fait qu'il y eut des hommes sur la terre m'a intéressé, je crois, avant et plus que tout autre chose. 10 15

Il n'est pas un souvenir important de ma vie auquel un autre être ne soit mêlé. Vais-je m'en plaindre?

Il est dans l'ordre des choses qu'un aveugle ne puisse jamais rien faire seul jusqu'au bout. Il vient toujours un moment dans ses jeux comme dans son travail, où il a besoin de la main, de l'épaule, des yeux ou de la voix d'un autre. C'est un fait. Mais est-ce, pour lui, mauvaise ou bonne fortune? 20

J'ai toujours aimé qu'un autre fût près de moi. Cela va sans dire: je m'en suis irrité quelquefois aussi (il est des intimités que je supporte bien mal). Mais, au total, je suis redevable à la cécité de m'avoir forcé au corps à corps avec mes semblables, et d'avoir fait de lui, bien plus souvent un échange de force et de joie qu'un chagrin. Les chagrins que j'ai eus, presque toujours je les ai eus dans la solitude. 25 30

6

A Paris, la cécité pesait plus lourd.

Les gens ne marchaient pas sur les trottoirs: ils coupaient leur chemin, à la hache, à travers la foule, les épaules en avant,

les yeux dans le vide. Paris, comme toutes les villes, c'était une école d'égoïsme.

Au Champ de Mars, le jardin de ma petite enfance, j'entendais des mères de famille chuchoter à l'oreille de leur fils: «Ne va pas jouer avec lui! Tu vois bien qu'il est aveugle!» Ces phrases, je ne puis compter le nombre de fois où je les ai entendues. Elles 5
faisaient passer dans mon corps une décharge comme celle qu'on reçoit si l'on fourre ses doigts dans une prise électrique.

Jusqu'à l'âge de 15 ans, jusqu'au commencement de la vie 10
complète et de son mélange nécessaire, je n'ai pu m'associer qu'à de bons enfants. Des faibles et des forts, mais des bons. Des enfants prêts, sinon à donner (car donner n'est pas la tâche de l'enfance), du moins à partager avec moi tout ce qu'ils avaient.

A l'école publique du quartier, il avait fallu me trouver un 15
guide: un garçon qui voulût bien, à l'instant où la cloche annonçait la fin de la classe, venir me prendre à ma table, descendre avec moi l'escalier et même passer le temps de la récréation avec moi. Il y eut tout de suite un volontaire: il s'appelait Bacon.

Le brave gosse que celui-là! Déshérité, à coup sûr il l'était: 20
il avait sa place marquée à la queue de la classe. Quelqu'effort qu'il fit – et il en faisait de très grands, de très patients – il était incapable de trouver en aucune matière un garçon qui fût, même pour une fois, moins brillant que lui. Il n'était pas l'avant-dernier. Il était le vrai dernier.

Bacon avait un cœur d'or qui lui tenait lieu d'esprit. Il pensait 25
si peu à lui-même qu'il finissait par penser aux autres et par savoir sur les autres bien plus de choses que les brillants sujets de la classe n'en savaient. Je lui racontais des histoires qui l'émerveillaient, sans doute parce que les autres ne lui en racontaient pas. Pour l'amour de moi, je crois bien qu'il aurait traversé 30
le feu.

Il est ainsi le premier d'une longue série d'hommes que le Ciel m'a fait la grâce de croiser: des hommes très simples, très rudes si l'on veut, mais chez qui ma cécité faisait naître un 35
irrésistible instinct de tendresse.

Mes vrais amis ne sont apparus dans mon existence qu'après mon entrée au lycée. Mais il n'en est pas un, dès la première année, qui ne soit venu vers moi attiré par la différence.

Je venais ainsi d'être jeté dans un enthousiasme qui devait durer, sans défaillance, pendant près de dix ans et me saisit encore aujourd'hui à chaque nouvelle occasion: j'avais la passion de la langue allemande. Bientôt vint la passion de l'Allemagne et de tout ce qu'elle cache de menaces et de trésors.

5

* *
*
*

Après son séjour à Dornach Jacques partit avec ses parents pour l'Autriche. Ce voyage tant désiré lui procura un plaisir profond et constant.

J'avais conservé de mon voyage une impression d'étrangeté et de familiarité à la fois. J'avais acquis cette conviction bizarre: les affaires d'Allemagne me concernent personnellement. 10

A quatorze ans, j'étais une tour de Babel en petit. Les mots latins, les mots allemands, les mots français, les mots grecs menaient joyeuse vie dans ma tête. Chaque soir, je m'endormais à moitié assourdi. Voilà ce qui arrive quand on est trop bon élève, quand on a trop de mémoire, quand on a un penchant pour la littérature, quand on lit plus que de raison et quand les mots sont devenus pour vous aussi réels que des êtres. 15

Mon vrai plaisir était d'entendre les mots sonner.

Le jeudi, il me semblait faire l'école buissonnière, quand j'allais à la Comédie Française. Saurait-on rêver pourtant de divertissements plus graves? J'allais entendre Polyeucte et Britannicus, le Tartuffe, Athalie, Zaïre! 20

Ce que j'aimais dans le théâtre, c'était que, à la façon de la musique, il ouvrait sur la vie de chaque jour des portes qu'avant lui on n'avait pas aperçues. 25

En ce temps-là, la Comédie Française dédaignait quelque peu Shakespeare. Il est remarquable que l'amour de Shakespeare a toujours été en France, sujet à éclipses, comme si les Français étaient périodiquement mécontents de rencontrer un si grand bonhomme hors de chez eux. 30

Cependant, à la radio, un soir, j'étais tombé sur une représentation d'Hamlet. Je me souviens précisément que je n'avais rien compris, mais que j'étais resté fasciné.

5 J'avais découvert en Shakespeare un esprit enfin aussi compliqué que la vie. Je me mis à le lire tout entier en traduction. Mettre en scène Shakespeare dans sa tête, c'était une telle réjouissance. Il vous aidait si bien! Il déversait sur vous toute l'ombre et tout le soleil, les chants des oiseaux et les gémissements des fantômes. Il ne vous disait pas une seule chose abstraite. Plus besoin ici d'imaginer Roméo ni Juliette: on les touchait. On se croyait soi-même Roméo.

Shakespeare était plus grand que les autres, parce qu'il avait ce que je cherchais partout en vain dans le théâtre classique français: l'excès divin.

15 Un été, enfin, nos parents nous réunirent [*Jean et moi*] pour les vacances. Nous allions vivre pendant un mois tous les deux à la montagne. Cette montagne fut le Haut Vivarais, les contreforts orientaux du Massif Central.

20 J'avais découvert la montagne quelques années plus tôt, mais Jean n'était pas encore là: la joie qu'elle m'avait donnée, je l'avais gardée secrète. Cette fois, je pouvais la détailler, la chanter. Ce n'était pas Jean qui la trouverait bête!

Nous partions le matin, nous rentrions le soir, à grand peine: nos jambes ne nous portaient plus. Puis nous aurions tant voulu rester là-haut dans l'air sans fin.

30 Jean, pour mieux me guider, avait inventé un code. Une pression de sa main sur mon épaule droite disait: «Pente à droite. Porter le poids du corps sur la gauche.» Et réciproquement. Il y avait un signe pour chaque obstacle: une pierre à enjamber, un ruisseau à sauter, des branches à éviter en baissant la tête.

35 Quand nous escaladions les pentes et roulions dans les vallées, tout allait de soi. Je ne demandais plus rien à Jean, sauf qu'il m'indiquât, de temps à autre, un repère: l'arbre au tronc fendu, le rocher qui avait des cornes, ce toit dont on ne voyait pas la maison, cette barrière par où la chèvre tout à l'heure était passée. Je faisais le reste.

J'annonçais les étapes. Je pointais les villages: «Satillieu est

Mon pays, ma guerre

1

Le chauffeur du car, après s'être arrêté devant moi pour être bien sûr, me dit avec un enjouement tout méridional: «Alors, petit! Tu n'y vois pas. Hé bé! Pour une fois tu as de la chance. Elle durerait cent ans, cette guerre, que tu ne la ferais pas.»

Cela se passait à Tournon-sur-Rhône le 2 septembre 1939, quelques heures après l'apparition, sur tous les murs de France, des ordres de mobilisation générale. Nous étions, Jean et moi, dans cette petite ville, aux rues pleines de l'odeur des pêches et de celle des oignons, depuis quelques jours, chez ma marraine. La guerre mondiale avait commencé la veille.

Tous les hommes parlaient à la guerre. Le chauffeur du car aussi.

Depuis la veille, depuis que, très tôt le matin, la radio avait annoncé que les «Panzerdivisionen» nazies s'étaient engouffrées en Pologne, les gens n'étaient plus les mêmes: je le voyais bien.

Il y avait des femmes qui pleuraient, il y avait qui retenaient leurs larmes. Sur la place de la Mairie, les anciens racontaient 14-18. Cela n'était guère encourageant. Les Français, c'était évident, ne savaient pas du tout pourquoi il fallait se battre. Le Corridor de Danzig, les traités avec la Pologne, ça ne leur évoquait rien.

La réalité de la guerre entrait dans ma conscience goutte à goutte, exactement comme un alcool. La première ivresse résorbée, une question grandit, supprimant toutes les autres: «Est-ce que la guerre nous concerne?»

Nous ne nous étions pas encore prononcés là-dessus, Jean et moi. Mais ce n'était pas faute de connaître la réponse. C'était parce que nous la savions trop bien au contraire, et qu'elle nous paraissait déraisonnable ou, pour tout dire, puéride. Puisque

Quant à lui, il fallait qu'il quittât son pays avant la fin de l'année: il le savait. Il ne pouvait pas s'y résoudre.

J'aurais dû apprendre à détester les Boches. Grâce à Dieu, pas davantage! Ma famille m'en dissuadait. Les livres, les symphonies me disaient qu'il ne le fallait pas. Je continuais à appeler les Allemands: les Allemands, avec respect. 5

Quelques-uns de mes camarades se déclaraient patriotes. Pas moi. Je n'avais aucune envie de leur ressembler, à ceux-là: ils étaient tous des fanfarons, et pas un parmi eux n'avait fait le plus petit effort pour comprendre ce qui se passait. D'autre part, dans leurs familles anti-allemandes, c'était extraordinaire l'indulgence qu'on avait pour Hitler et ses crimes. 10

Sans me le dire clairement encore, je presentais des Nazis partout. Le monde ressemblait désormais à une marmite géante que la rancune et la violence chauffaient. 15

Le 31 janvier vers onze heures du matin (il faisait froid sur Paris, mais le soleil brillait: il y a ainsi des choses qu'on n'oublie pas), Georges et moi nous attendions donc Philippe.

Ce ne fut pas un officier d'active qui entra, mais ce fut un gaillard. Un mètre quatre-vingt-huit, un tour de poitrine en bon accord avec la taille, des bras puissants, des mains broyantes, le pas rapide et lourd, un air de protection fraternelle sur toute sa personne. Là-dessus, une voix assez peu timbrée mais chaude, une voix qui se faisait presque tout de suite intime qui vous palpait de l'intérieur, à cause de la conviction qu'elle portait. 5 10

Et puis, je vous raconte tout cela très mal: ce ne fut pas un Homme que je vis entrer, mais une Force.

Que celui-là fût un chef, on n'avait pas besoin de vous le faire savoir. Il pouvait se conduire comme bon lui plaisait, il vous avait jeté en entrant sur les épaules un manteau d'autorité. Vous vous rouliez dans ses plis avec un bonheur que vous ne pouviez pas maîtriser. 15

Je regardais devant moi ce grand diable négligent et torrentiel, en me demandant quel monstre nous avions débusqué là. Mais j'avais beau appeler à l'aide tout ce qui me restait de présence d'esprit et de méfiance intactes, je ne parvenais à pas m'inquiéter. On dit que la force envoûte. La séduction de cet homme, c'était sa force. 20

Il vous donnait l'impression de disposer de gisements d'énergie inépuisables. Les sentiments, les intentions lui sortaient de partout. Et les idées aussi. C'était bien un authentique phénomène. Il vous disait en une heure ce que la plupart des gens ne vous diront pas en une vie. On l'écoutait, et il ne restait plus une seule chose difficile à faire, même à Paris en janvier 1943, même dans la Résistance. 25 30

Il était heureux de faire de la Résistance, de faire la même que nous, de la faire avec nous. Ce dernier point n'était qu'un détail, et déjà réglé. Il connaissait Robert depuis trois ans. Robert l'avait garanti. Il avait été juste avant la guerre, élève de Première Supérieure comme moi: nous avions des professeurs communs. Enfin, il avait résolu de ne pas nous demander nos secrets, mais de nous dire les siens. 35

Il avait fondé un mouvement de résistance juste en même temps que moi les Volontaires de la Liberté, au printemps de 1941. Le sien s'appelait «Défense de la France». Il avait un journal clandestin qui tirait à dix mille exemplaires par mois.

5 Pour nous, les Volontaires de la Liberté, qui végétons – assez glorieusement – mais qui ne progressions plus, c'était un monde qui s'ouvrait: le monde à l'échelle réelle.

Dans autres précautions, je me tournai vers Georges, je le regardai intensément, et je l'entendis murmurer: «Vas-y!» Alors, 10 m'adressant à Philippe, je dis que les plans de notre résistance commune étaient clairs.

Fondateur des Volontaires de la Liberté, j'allais utiliser le droit que ce fait me donnait: j'allais demander à tous mes hommes d'entrer à Défense de la France. Sous huit jours, je 15 connaîtrais tous ceux qui refuseraient de me suivre – par peur ou par complication d'esprit – je romprais avec ceux-là, quoi qu'il pût en coûter.

Philippe partit. Nous devons le revoir presque quotidiennement pendant six mois.

20 Moins d'une semaine après notre première entrevue, Philippe m'annonça que le Comité Directeur de Défense de la France me demandait de devenir l'un de ses membres. Georges y était admis du même coup, comme mon partenaire inséparable.

Dès la première réunion du Comité Directeur auquel j'assistai, je compris que toutes les dimensions du travail avaient 25 changé. Je vis que nous agissions à l'échelle nationale et, quoi qu'en pleine clandestinité, au plan officiel.

Philippe était là, deux autres jeunes hommes entre vingt-cinq et trente ans, une jeune femme et une jeune fille. Ils tenaient 30 les fils du Mouvement. Ils les tenaient sérieusement, mais chacun d'eux les siens, sans en parler aux autres.

Tout membre du Comité Directeur appartenant de droit au Comité de Rédaction du Journal, je participai aussitôt à la rédaction.

35 *Défense de la France*, ce titre annonçait une volonté patriotique. Pourtant notre journal était loin d'être nationaliste. Si nous défendions la France, c'est qu'elle était attaquée. C'est surtout qu'elle était menacée d'une fin pire que la mort physique:

Enfin il donna l'ordre à la secrétaire de prendre le dossier et de m'en donner lecture d'un bout à l'autre.

Ce fut ainsi que l'impossible arriva. Mais à la suite de quelle intervention miraculeuse, je ne suis pas capable de le dire. L'insondable stupidité d'un commandant SS? Ma foi? Le Ciel, en tous cas, se mêlait de mes affaires. La Gestapo laissait tomber ses armes, une à une, devant moi. Jugez-en plutôt! 5

Pendant cinq heures d'horloge, la secrétaire lut à haute voix en hésitant sur les mots mais sans s'interrompre, une cinquantaine de pages évidemment rédigées en français. Admirablement rédigées d'ailleurs. Un dossier de délation sans une faille. 10

A dater du 1^{er} mai dernier, mes actes de Résistance y étaient rapportés jour par jour. A certains moments, heure par heure – et jusqu'à mes paroles. Du moins toutes mes actions et décisions qui avaient un rapport avec la diffusion de *D.F.* Car mon appartenance au Comité Directeur n'était pas même mentionnée. 15

J'avais été trahi si méticuleusement, et cela m'était révélé si vite, détail après détail, que je n'avais pas le temps de m'en indigner. Pas le temps de comprendre: pas le temps de souffrir. La seule urgence: imprimer dans ma mémoire tout ce qu'ils savaient. 20

Cependant, la lecture s'achevait. Les preuves qu'ils tenaient contre nous nous condamnaient tous sans rémission. Quand même – et plus encore qu'avant la lecture – je me savais gagnant. En lâchant ce dossier sur la piste, ils avaient commis une faute géante: ils m'avaient rendu maître du jeu, d'un jeu. Ils pouvaient compter sur moi pour le jouer! 25

Mon cerveau, depuis cinq heures, fabriquait des mensonges: vingt à la minute. 30

C'était au tour du commandant de parler. D'où lui venait sa patience, à celui-là? Il demanda en allemand si je voulais ajouter quelque chose. Je répondis que oui en allemand.

L'étrange était que j'avais pensé à tout sauf à cela: je n'avais pas décidé consciemment que je révélerais ma connaissance de leur langue. Mais cela n'était rien encore: voilà que je disais dans leur langue des choses si dangereuses que, à peine les avais-je dites, elles me faisaient peur. 35

Je leur expliquais que j'étais K.O. Puisque je savais qu'ils savaient tout, je n'avais plus le moyen de mentir: j'allais dire toute la vérité. Leur informateur avait tout vu. Mais plusieurs fois, il avait interprété de travers. Je me contenterai de corriger ses erreurs. Quant à la preuve que j'allais dire la vérité, ils la tenaient: je savais l'allemand, même cela je ne pouvais plus le leur cacher. Mon cœur était plein de courage.

J'avais résolu sur l'honneur, sur la vie, de les tromper.

Quoi! C'était moi maintenant qui interrogeais le commandant! Ma voix demandait: «Pourquoi ne me dites-vous pas qui nous a trahis?»

Le commandant se levait, furieux. Mais, moi aussi je me levais, et je criais: «C'est Elio, n'est-ce pas? C'est lui!»

Le commandant se rassit: tout cela était incompréhensible. Déjà je ne m'intéressais plus à sa réponse. D'ailleurs il ne me répondait pas. C'était Elio, je le savais. J'avais revu en souvenir la barre noire, cet espèce de présage auquel je n'avais pas voulu me fier quand, pour la première fois, Elio m'avait rendu visite. Et cette première fois, c'était le 1^{er} mai: le premier jour du dossier.

Le commandant ricanait. Il avait l'air de trouver le dernier épisode tout à fait «farce». Que j'aie pu deviner l'identité du traître, et aussi de voir ma tête effarée, cela le compensait de plusieurs heures d'ennui.

Il serra mon cou dans sa grosse poigne. Il me fit ainsi descendre lentement cinq étages jusque dans la cour. Il me fit asseoir à côté d'un autre Allemand à l'avant d'une voiture. C'était fini pour ce jour-là. Une heure plus tard, je me trouvais dans la banlieue Sud de Paris, au greffe de la prison de Fresnes.

Du 22 juillet au 8 septembre, je fus transporté trente-huit fois de la prison de Fresnes au centre parisien de la Gestapo, rue des Saussaies.

On venait me prendre le matin vers sept heures dans ma cellule. On m'y ramenait le soir vers sept heures. Le reste du temps j'étais interrogé ou j'attendais de l'être par cinq SS qui se relayaient.

L'un des cinq, un jour, eut l'idée de me tabasser. Il me lança de toute sa force contre l'un des murs de la pièce, me rattrapa,

ter correctement après moi, de corriger publiquement toutes les interprétations délirantes ou vicieuses, mais, avant tout, de repérer, de dénoncer tous ceux qui colportaient de faux bruits.

Cela, c'était l'information officielle. Maintenant, il y avait 5
l'ésotérique. C'est difficile à croire, et pourtant vrai: des nouvelles nous parvenaient de France, d'Angleterre, de Russie.

Les donner à tous les camarades? Le risque était trop grand: les espions pullulaient. Sous régime SS, personne n'est sûr. Non. Il fallait les garder pour nous, un petit groupe d'initiés. C'était 10
absurde et cruel. C'était nécessaire.

Ainsi, chaque jour, j'en savais un peu plus que je n'avais le droit d'en dire. J'étais contraint de calculer toutes mes phrases, de surveiller tout, jusqu'à mes sourires.

La merveille c'est que, au bout du compte, à force d'ausculter 15
l'inquiétude des autres, je m'étais presque complètement délivré de l'inquiétude. J'étais devenu gai, sans le vouloir, sans y penser. Cela m'aidait naturellement, mais cela aidait aussi les autres. Ils avaient si bien pris l'habitude de voir arriver le petit aveugle français, avec sa tête réjouie, ses discours rassurés et lancés à 20
pleine voix, et ses nouvelles que, les jours où il n'y avait pas de nouvelles, ils le faisaient venir quand même.

Nous avions, à Buchenwald, nos pauvres et nos riches, comme partout. Seulement, cette fois, ce n'était ni aux vêtements ni aux décorations qu'on les reconnaissait. 25

Quant aux vêtements, ils se ressemblaient tous, étant tous en loques.

Il ne restait plus de hiérarchie que celle des crânes. En effet, dans les trois premiers mois du séjour, vous aviez la tête entièrement rasée. Et comme, pendant ce temps, votre barbe, elle, 30
poussait à plaisir, vous faisiez inquiétante figure!

Tous, nous étions nus. Si cela n'était pas tout à fait vrai physiquement, cela l'était réellement. Pas de grade, pas de dignité, pas de fortune. On nous avait confisqué toutes nos apparences. Chaque bonhomme réduit à lui-même, à ce qu'il était 35
pour de bon: cela faisait, croyez-moi, un vrai prolétariat.

Les gens que tout le monde avait toujours respectés couraient après leur respect. Mais du respect il n'y avait plus trace. Et

les intellectuels, les hommes de culture, les forts en tête, ceux-là avaient de grands chagrins.

Ils ne savaient plus que faire de leurs connaissances. Elles ne les protégeaient pas contre le malheur. Dans cet énorme bouillon d'humanité, elles étaient noyées. Combien de physiciens et de sociologues, d'archéologues et de maîtres du barreau n'a-t-il pas fallu consoler!

Nous avions nos riches à Buchenwald. Mais c'était le diable pour les trouver dans la masse. Je n'avais qu'une idée: les reconnaître.

C'était ceux qui avaient faim, froid et peur comme tout le monde, qui n'hésitaient pas à le dire, à l'occasion (pourquoi cacheraient-on des choses aussi vraies), mais qui finalement s'en moquaient. Les riches, c'étaient ceux qui n'étaient pas là.

Les simples d'esprit non plus ne souffraient pas: ceux qui n'avaient pas assez de mémoire ou pas assez d'imagination. Ils vivaient à la petite minute, au jour la journée, comme font les mendiants je suppose. L'étrange, c'était qu'auprès d'eux on trouvait du réconfort. Les va-nu-pieds, les clochards, ceux qui n'avaient jamais eu de maison, ils avaient beau être bêtes ou être paresseux, ils avaient attrapé toutes sortes de secrets sur la vie, et ils ne grinchaient pas: ils vous les donnaient. Je passais près d'eux des heures et des heures.

Maintenant, je n'ai pas le droit de l'oublier: il y avait aussi les Russes. Pas tous les Russes, bien sûr. Chez eux aussi il y avait des compliqués, des encombrés, particulièrement tous ceux qui s'accrochaient à Marx, Lénine et Staline comme à des bouées de sauvetage. Mais les ouvriers, les paysans russes. Ces hommes-là ne se conduisaient pas comme les autres Européens. On eût dit que, pour eux, il n'y avait pas d'intimité, pas de quant-à-soi. Sauf dans les affections élémentaires: la femme, le gosse. Et encore, même là, bien moins que chez nous.

On eût dit qu'ils étaient tous ensemble une personne. Tous ensemble. Si par hasard, vous frappiez un Russe, en une minute cinquante Russes jaillissaient de droite, de gauche, de partout, et il vous en cuisait. Au contraire, si vous aviez fait du bien à un Russe, alors d'un seul coup des dizaines de Russes devenaient vos frères. Ils se seraient fait tuer pour vous. Ils se faisaient tuer quelquefois.